

Existe-t-il dans le monde quelque chose de plus sinistre que le muesli ?

Richard Ainsworth n'était pas particulièrement de mauvaise humeur, mais le matin était une étape difficile pour lui. Pénible, pour être tout à fait exact. Oui, le matin lui était pénible. Une véritable épreuve qui précédait l'après-midi et le soir, qui l'étaient *légèrement* moins. Le matin équivalait à ses yeux au pédiluve froid et crasseux qu'on est forcé de traverser avant de pouvoir se prélasser dans la chaleur et l'hygiène, toute relative, de la piscine municipale. Il poussa un soupir résigné. Il avait bien conscience que tout un tas de gens avaient du mal avec le matin, mais ces personnes ne géraient pas toutes un *bed and breakfast*. Un *bed and breakfast* situé en plein cœur de la bucolique Vallée de la Loire, qui plus est. Là où les choses se passent *uniquement* le matin.

Dans le meilleur des cas, le petit-déjeuner causait simplement des soucis de positionnement géographique. En général, Richard peinait à trouver l'équilibre fragile entre se tenir à disposition du client et laisser celui-ci profiter – si l'on pouvait dire – de son repas en toute quiétude. L'astuce était de paraître à la fois accessible

et indifférent. Attentif et détaché. Ainsi, le consommateur ne pouvait pas vous accuser de ne pas être à son service, mais avec un peu de chance, il réfléchissait à deux fois avant de vous demander quoi que ce soit. Il s'agissait davantage d'un mécanisme de défense que d'un quelconque respect de l'intimité du client ; et, fidèle à ses habitudes, Richard évitait les regards tout en faisant en sorte de se fondre dans le décor.

À vrai dire, il n'avait jamais mangé de muesli. Cela lui avait toujours rappelé la perruche de sa grand-mère, Vince, baptisée ainsi en hommage au chanteur Vince Hill, que son aïeule adorait, mais dont personne d'autre n'avait jamais entendu parler, probablement pas même Mme Hill. Vince vivait dans une petite cage – la perruche, pas le chanteur, cela va sans dire –, positionnée de telle sorte qu'elle surplombait le côté droit d'un vieux canapé de velours marron – tout était marron dans les années 1970 –, avec une vue de premier choix sur le poste de télévision. Sa grand-mère occupait de manière permanente le côté gauche du canapé, ses doigts osseux semblables à des baguettes agrippant une longue cigarette Rothmans International, dont l'extrémité consumée menaçait à tout moment de tomber, pendouillant entre ses minuscules lèvres barbouillées de rose et un énorme cendrier en verre. Mais c'était au fond de la cage de Vince, avec ses graines à moitié dévorées et ses céréales abandonnées... c'était à ça que lui faisait penser le muesli : à de la nourriture pour perruche rejetée.

Ce souvenir, qui lui permettait d'adresser une petite pique au monde moderne, un passe-temps régulier pour lui, le dérida un peu. L'idée que tous les accros au fitness d'aujourd'hui entament leur journée non pas avec un

soi-disant « superaliment », mais avec des graines des années 1970 méprisées par les oiseaux, lui permettrait très certainement de tenir jusqu'à la fin du petit-déjeuner. Il en avait bien besoin. Il était 8 h 45, et il faiblissait déjà. À vrai dire, songea-t-il en se replongeant dans la douce chaleur de ses souvenirs d'enfance, il avait un peu l'impression d'être le canapé de Mémé. Vieux et usé, légèrement effiloché aux extrémités, surexploité, mais souffrant également d'une petite gueule de bois, ce que peu de canapés devaient connaître.

Ce matin, toutefois, il abusait tant de sa technique de camouflage, le nez plongé dans le bocal de céréales depuis des plombes, que plutôt que de se fondre dans le décor, il commençait à attirer l'attention de jeunes mariés italiens qui, dans le coin de la pièce, lui jetaient des regards nerveux. En tout cas, il s'était imaginé qu'il s'agissait de jeunes mariés. Son regard acerbe lui disait qu'on était loin d'une relation longue, vu leur besoin permanent de se tripoter en public. Ils en étaient toujours au stade physique de l'amour, empreint d'excitation et de curiosité. La nouveauté ne s'était pas encore consommée. *Oh, et puis après tout, qu'ils en profitent !* Il sortit de sa transe, décidé à paraître occupé, et s'éloigna du bocal de céréales pour repositionner la vieille caméra qui faisait office de luminaire au pied de l'escalier. C'était l'un des nombreux clin d'œil décoratifs à son ancienne vie d'historien du cinéma. L'horloge-clap en étant un autre exemple. Il s'affairait comme s'il s'agissait d'une véritable urgence, ce qui quelque part était le cas ; Richard Ainsworth aimait que chaque chose soit à sa place, et la caméra, bien qu'éteinte, devait être dirigée vers le haut de l'escalier, comme dans l'attente de l'arrivée grandiose d'une star.

— Monsieur ?

C'était le jeune marié, qui levait la main comme un enfant à l'école, ou comme n'importe quel adulte dans n'importe quel restaurant du monde.

— Monsieur ? Possible réchauffer mon lait, s'il vous plaît ?

Son français n'était pas terrible, ce qui boosta la confiance de Richard. Son français à lui était plutôt bon, même s'il ne le parlait pas couramment, ce qui l'obligeait à vivre dans la peur constante d'atteindre ses limites linguistiques, de se faire attraper comme Gordon Jackson dans *La Grande Évasion* – un simple piège à la « bonne chance », et ce serait le désastre. C'était un sujet d'inquiétude permanent pour lui.

— Bien sûr, *signor* Rizzoli... répondit-il en récupérant son bol. Et *signora* ?

— *Sì*, hmm... s'il vous plaît, dit-elle, son joli sourire pointé brièvement vers Richard avant de revenir aussi sec à son mari, la main de ce dernier cherchant la sienne sur la petite table du coin.

Ah, les jeunes mariés... Il faut toujours qu'ils en fassent des caisses ! ne put-il s'empêcher de songer.

— Vous avez des choses de prévues aujourd'hui ? articula-t-il bien fort alors qu'il s'éloignait.

Signor Rizzoli fit de son mieux pour balbutier une réponse, mais avant que Richard ne vienne à son secours en lui posant cette fois la question en anglais, celle-ci résonna du haut de l'escalier dans un italien parfait.

— *Hai qualche piano per oggi ?*

Les Rizzoli regardèrent alors, dans un silence subjugué, Valérie d'Orçay descendre élégamment le long des marches. Elle avait un port de tête altier, à l'image du sac

Louis Vuitton qu'elle avait calé au creux de son bras, et qui contenait un petit chihuahua à l'air terriblement arrogant. Valérie d'Orçay dominait la pièce comme Cléopâtre avait dominé l'Égypte, et en gagnant la dernière marche de l'escalier, elle poussa l'objectif de la caméra-luminaire d'un geste du pied dédaigneux, comme pour se débarrasser d'un paparazzi un peu trop intrusif. *Quelle entrée !* pensa Richard, qui ne l'avait que brièvement croisée la veille au soir, tard, à son arrivée. Norma Desmond était là, et cette fois, les films étaient vraiment devenus petits.¹

Vêtue d'un tailleur d'été couleur crème, d'immenses lunettes de soleil perchées au sommet de son crâne, elle lança un « bonjour » langoureux à la pièce avant d'installer le petit chien sur une chaise et, après quelques paroles réconfortantes adressées à la minuscule créature, de prendre place en face. Une fois de plus, sa grand-mère et Vince vinrent à l'esprit de Richard, même si, pour le coup, on était à des années-lumière de *Pebble Mill at One*², des cigarettes Rothman et des canapés élimés. Le regard du chien passa de sa maîtresse au gérant du *bed and breakfast*, qui se tenait raide comme une statue, légèrement perturbé par cette entrée, pour finir sur les Rizzoli, dont les cuillères pleines de céréales s'étaient arrêtées à quelques centimètres de leurs bouches grandes ouvertes. Seule sa tête dépassait du sac, et son collier incrusté de pierres scintillait comme une boule à facettes sous les lumières du plafond. Le chien semblait attendre quelque chose ; c'était d'ailleurs le cas de tout le monde dans la salle.

— Tout va bien, monsieur ?

Comme beaucoup de Françaises d'âge mûr, ou possiblement toutes les femmes d'âge mûr, ou peut-être juste

1. Référence au film *Boulevard du crépuscule*.

2. Émission de télévision d'abord transmise dans les années 1970-80.

toutes les Françaises, quand Valérie d'Orçay s'adressait à un homme, c'était avec un savant mélange d'inquiétude et de dédain, un peu comme un policier face à un témoin nerveux. Elle le fixait d'un regard pénétrant qui en aurait déconcerté plus d'un.

À son arrivée la veille au soir, elle s'était platement excusée de l'avoir fait attendre si tard, avant de se plaindre abondamment du trafic au sortir de Paris. Il faisait nuit, et étant déjà éméché, Richard s'était contenté de la guider jusqu'à sa chambre. Il n'avait pas remarqué qu'elle était accompagnée d'un chien, ce qui constituait une infraction aux règles de la maison. Et même si la bestiole ne semblait pas beaucoup plus grosse que Vince la perruche, les règles n'existaient pas pour rien, et celles-ci apparaissaient très clairement sur Internet. *Voilà qui allait nécessiter du tact*, songea-t-il en l'examinant du regard, tout en s'occupant du lait chaud des Rizzoli.

Elle affichait cette élégance classique à la française quelque peu stéréotypée : ses cheveux coupés au carré arboraient une teinte brun foncé pour fusionner avec ses yeux à la fois chaleureux et distants, un regard perçant et aiguisé. Des ridules marquaient le coin de ses yeux, ce qui suggérait une existence pleine de rires, mais ses iris noirs vous rappelaient à l'ordre. C'était un regard qui ne ratait rien, soupçonna Richard, soudain mal à l'aise. Il ne se rangeait pas dans la catégorie des hommes vaniteux ; il se réjouissait de faire son âge et avait fini par se convaincre qu'il s'en sortait plutôt bien, en comparaison avec certains qui en étaient à la même étape de leur vie. Ses cheveux étaient d'un gris uniforme partout où il fallait, ses tempes peut-être légèrement dégarnis, comme une marée descendante. Il avait un petit ventre,

qu'il pouvait dissimuler en gonflant le torse et en se tenant droit – en tout cas, pour l'instant. Oui, il y avait bien pire que lui, avait-il conclu, comme s'il était sur le marché et se préparait à écrire sa propre petite annonce. Chose sur laquelle il allait peut-être devoir se pencher très bientôt. Il n'était pas vraiment certain de son statut marital, à l'heure actuelle. À peine une semaine plus tôt, sa fille lui avait dit : « Papa, selon Facebook, maman et toi êtes en mode compliqué », comme si cela était une situation tout à fait acceptable, plutôt que la trappe d'un puits d'incertitudes sans fond. Quoiqu'il en soit, il s'était résigné au célibat, et si c'était ce qui l'attendait, alors, du haut de ses 53 ans, il pouvait dire qu'il se sentait prêt. Il ne ressemblait peut-être plus à un premier rôle, mais il ferait un charmant acteur de genre.

— Madame d'Orçay, dit-il avec son meilleur accent français, le dos droit et le torse légèrement bombé. J'ai bien peur que nous ne devions parler de votre chien.

— Passepartout ?

— Euh... oui, Passepartout.

Comme pour se donner du crédit, Passepartout jeta un regard à Richard qui semblait vouloir dire : « Tu perds ton temps, mon pauvre. »

— Oh, ne vous inquiétez pas, dit-elle alors en agitant élégamment la main. Une gamelle d'eau suffira.

Elle avait répondu en anglais, à la manière d'un serveur parisien hautain, ce qui eut pour effet d'agacer autant que de soulager Richard. Mais elle avait accompagné le tout d'un haussement d'épaules affable et d'un accent qui, en une simple phrase, avait fait le yoyo entre la parodie et la femme fatale. Richard bomba un peu plus le torse, ce qu'elle ne manqua pas de remarquer.

— En revanche, je souhaiterais moi aussi un peu de lait chaud pour mon chocolat, s'il vous plaît. Et peut-être un croissant.

— Oui, mais...

Passepartout s'allongea dans son sac, devinant visiblement qu'il y en aurait pour un petit bout de temps.

— Et je vous en prie, Richard, appelez-moi Valérie. Je compte séjourner ici au moins quelques jours ; inutile d'être si formel. Je *déteste* les formalités, ajouta-t-elle à l'adresse des Rizzoli, qui semblaient s'agripper encore plus fort l'un à l'autre.

Richard ouvrit la bouche pour répondre, mais il ignorait par où commencer, ce que le milieu de son argumentation serait, ou encore si elle y aurait une fin. Son cerveau engourdi par l'alcool s'efforçait de faire le point : oui, elle était attirante ; oui, pour la première fois depuis une éternité, une femme attirante l'avait appelé par son prénom, et non pas « monsieur », ou en l'apostrophant tout simplement d'un « hé oh ». D'un autre côté, en l'espace d'à peine une minute, on lui avait gentiment fait comprendre qu'il pouvait s'asseoir sur son règlement intérieur.

— On accepte donc les cabots, maint'nant ? C'est une blague ! aboya une voix du haut de l'escalier, où se tenait, à l'endroit précis où Valérie avait quelques instants plus tôt entamé sa descente, Mme Tablier.

Son tablier impeccablement amidonné tranchait avec son langage grossier ; des mains bien trop carrées serraient une serpillière et un seau, et un énorme Walkman tout droit sorti des années 1980 était fixé à sa ceinture, agrémenté d'un casque orange qui pendait à son cou. On entendait d'en bas Johnny Hallyday brailler une ballade rock.

— Comme si c'était pas assez l'bordel, ici, grogna-t-elle suffisamment fort pour se faire entendre par-dessus les vociférations de Johnny. Suffisait pas qu'les gens laissent traîner leurs merdes partout, v'là qu'on accepte les chiens, maint'nant !

Elle descendit les dernières marches d'un pas lourd, avant de s'adresser à l'assemblée :

— Comme si j'avais pas assez à faire avec tout l'sang à nettoyer sur ces foutus murs.